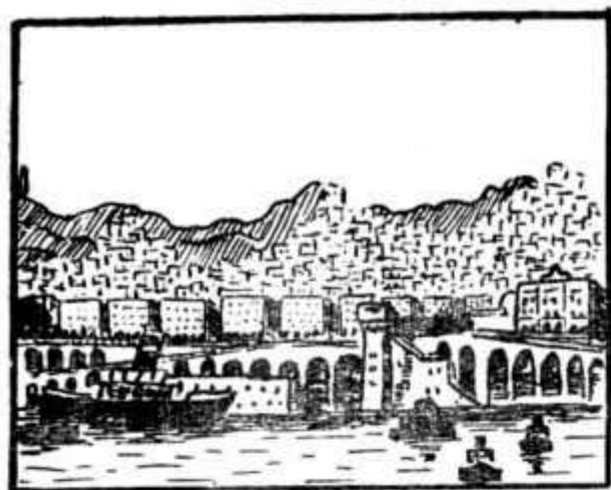




Quelques Feuilletés d'un Carnet de Route de Marseille au Caire

10 NOVEMBRE 1925. — Le puissant paquebot « Le Canada » m'emporte vers le pays où dorment, d'un sommeil plusieurs fois millénaire, les prestigieux rois pharaons.

Marseille s'efface peu à peu dans la blancheur des rochers de Provence. Nous nous engageons dans l'étroit passage de Bonifacio : la pointe Sud de la Corse relevée en poupe de navire, semble faire la grimace à la Sardaigne et la regarde dédaigneusement. Mais la Sardaigne avance vers elle ses côtes noires, déchiquetées et coupantes comme des lames de poignard, et menace... Si les deux voisines se livraient combat, ce serait un duel à mort.

11 NOVEMBRE. — Dans le soir mauve, les montagnes de Cynnos ont disparu en me serrant le cœur. Nous longeons à présent la masse sombre du Stromboli qui, au repos, crache péniblement sa lave comme un vieil asthmatique.

Voici les îles Lipari où séjournait Eole et le détroit de Messine qu'une rampe de feux électriques illumine chaque nuit : « *ad majorem Mussolini gloriam* ».

A babord, dans le lointain, on distingue à peine l'Etna. Un humoriste m'affirme que Vulcain y forge des armes pour le Duce et des chaînes pour les Italiens. *Qui lo sa?*

12 NOVEMBRE. — Nous débouchons dans le bassin oriental. Du ciel, de l'eau, de l'eau, du ciel. Nous sommes baignés de bleu. La France est déjà loin et, instinctivement, je cherche les trois couleurs rafraichissantes de son drapeau.

13 NOVEMBRE. — La Crète, à l'horizon. Près de moi un Grec pleure. Il contemple le coin de terre qu'il aime, et, étreint par l'émotion, s'écrie : « Comme c'est beau ! » Mais le grand navire passe majestueux et s'éloigne...

14 NOVEMBRE. — Des eaux limoneuses, salées par le dieu Nil; une côte basse, de couleur fauve, que ponctuent quelques palmiers; des éperviers qui planent; des corbeaux mantelés, au vol lourd et gauche; un aveuglement de lumière et de soleil et c'est l'Egypte!

(Ici, quelques feuillets manquent).

20 NOVEMBRE. — Son Excellence Maher pacha, ministre de l'Education nationale, après m'avoir fait, au Caire, le très grand honneur de me recevoir, de m'offrir, dans son bureau, une cigarette et une tasse mi-

nuscule de café, me parle, en un français très pur, de son admiration pour la France.

Il est petit, très brun, frisé. Sa politesse est exquise et tout orientale. Des étudiants égyptiens, il ne souffle mot. De ma tâche non plus.

21 NOVEMBRE. — Je dois débiter à l'Ecole secondaire de la plus grande ville de province: Tanta. C'est le bastion des Wafdistes et nous sommes en pleine agitation politique. Des bandes d'exaltés parcourent les rues et manifestent aux cris de : « Vive Saad Zaghloul pacha ! » Ce sont, pour la plupart, des adolescents. Ils malmènent la police qui se contente de parer les coups. Fils d'effendis, de beys, de pachas, on n'ose y toucher. C'est à eux que j'ai à faire moi-même.

22 NOVEMBRE. — Dans le matin d'une pureté merveilleuse, je longe le canal qui joint deux branches du Nil. Je suis coiffé du tarbouche obligatoire en service. J'arrive devant le vaste et moderne bâtiment où je dois enseigner. Ma stupéfaction est grande: je passe devant une haie de soldats armés et casqués qui surveillent l'école. Dans la cour, j'entends le cri qui, la

veille, a assourdi mes oreilles : « Yahia Essa'd Zaghloul pacha ! »

Il est huit heures. Une cloche sonne en vain. Personne ne rentre dans les classes.

Un millier d'élèves gesticulent, vocifèrent, invitent à la grève. Le directeur pénètre courageusement parmi ces révoltés et, à coups de poings, à coups de pieds, il réussit à les disperser en les refoulant dans les salles.

Je pénètre dans ma classe. Le désordre est à son comble. Quarante solides gailards continuent à discuter et persistent à vouloir faire grève.

Je m'assieds, apparemment calme, sans prononcer une parole, et j'attends...

Mes autres collègues sont sortis de leur classe et espèrent l'apaisement.

Dans un entêtement irraisonné, je m'obstine à faire front à l'orage. Mais la colère me gagne : on veut m'obliger à crier : « Vive Essa'd Zaghloul pacha ! »

Croyant vexer profondément mes jeunes et bouillants politiciens, je me mets à scander la 114^e et dernière sourate du Coran que l'on récite lorsqu'on craint les embûches des démons ou que l'on passe près de choses ou d'êtres maléfiques.

Mes élèves, faisant tout à coup silence, me regardent, ébahis ! Un Français connaissant l'arabe et le Coran !... Un ami donc des Musulmans !...

Mon autorité est, dès le premier contact, assise. Nous pouvons, à présent, commencer à travailler dans la paix et la confiance.

Que la parole d'Allah, — qu'il ne cesse d'être exalté, — soit bénie !

27 MARS 1938. — La suite de la publication de mon carnet de route est renvoyée au prochain cinquantenaire.

Je voudrais toutefois tirer de ces notes brèves un conseil dont l'utilité me paraît profondément humaine; le voici : Si nous voulons, nous, Français, que les Indigènes se rapprochent de nous, si nous désirons qu'ils nous aiment, apprenons leur langue.

A.-M. Biaggi,

Promotion 1899-1902,

Sect. spéciale 1902-1903,

Professeur de langues arabe et berbère,
aux Ecoles Normales d'Alger-Bouzaréa.



BOIS DE E. BELMAIN